AMARILLIS, Héloïse Gaillard. Rou-Marson, Dim 14 sept 2025. Le Jardin des délices. Héloïse Gaillard et Eleanor Lewis

Le Jardin des Délices, interprété par Héloïse Gaillard à la flûte à bec et au hautbois baroque, et Eleanor Lewis à la viole de gambe avec l’Ensemble Amarillis propose un voyage musical en Europe, explorant ritournelles françaises et mélodies britanniques…

Rou-Marson célèbre les « Villages de charme en Anjou » avec marché artisanal, balades botaniques, visites patrimoniales, déjeuner traditionnel de fouées et… concert baroque grâce à la présence de l’ensemble AMARILLIS. Le Maine-et-Loire compte 15 villages labellisés « Villages de charme en Anjou » valorisant patrimoine, authenticité, art de vivre. Chaque année, l’un d’eux est mis à l’honneur et accueille la Fête des Villages de charme en Anjou. En 2025, c’est la commune de Rou-Marson qui devient le théâtre vivant de cette journée festive (de 10h à 18h) avec un programme riche en animations, découvertes, délices en musique.

Dimanche 14 sept 2025, ROU-MARSON
Festival Fête des villages de charme en ANJOU :
https://www.ot-saumur.fr/agenda/fete-des-villages-de-charme-en-anjou-7486280/



14h30 – 15h15 / 16h15 – 17h
Église de Marson
Jardin des délices, concert baroque
Par l'ensemble **AMARILLIS**

CRITIQUE, concert. BRÛLON, 47ème Festival de Sablé (Eglise de Brûlon), le 22 août 2025. « Effervescence » : Fasch, Zelenka, Heinichen, Telemann, JS Bach. Amarillis / Héloïse Gaillard (flûte,

hautbois, direction)

Aussi à l’aise dans le répertoire contemporain [récemment avec Patricia Petibon dans la dernière création d’Olivier Py / Thierry Escaich : « Tombeau pour Aliénor », (1)] que dans les fondamentaux du XVIIIème, Héloïse Gaillard et son ensemble Amarillis poursuivent un chemin indiscutable, audacieux, d’une grande séduction formelle. Au centre de cette maîtrise admirable du jeu instrumental : la connivence entre la flûtiste et hautboïste, et le violon souple, expressif d’Alice Pierrot.

Leur expérience partagée de longue date explique une entente qui produit ses merveilles : le jeu instrumental qui sonne naturel, semble improvisé, juste dans les respirations, subtil dans chaque accent et nuance (leur 2 Bach respirent autant qu’ils chantent, en particulier e seconde partie de programme, dans la 2ème sonate BWV1028, pour violon et flûte).
Même entente superlative des ensembles où les rejoignent aussi fervents et individualisés, le 2ème hautbois aussi loquace de **Xavier Miquel**, et le basson pétillant, agile de **Laurent Le Chenadec**.

Sublime effervescence instrumentale,
de Leipzig à Dresde…
Le jeu subtil et concertant d’Amarillis



Am
Festival Baroque de Sablé 2025 © Festival de Sablé 2025

Pour mettre en scène et en musique ce brillant aréopage, **Héloïse Gaillard** a sélectionné une collection de pièces concertantes qui expriment la vitalité effervescente (cf le titre du programme) de la création musicale **entre Leipzig et Dresde**, deux pôles d'intense et ardente activité qui a attiré nombre d'éminents compositeurs, en particulier à Dresde où l'excellence de l'orchestre local comprenant des solistes de premier plan, a favorisé les créateurs eux-mêmes dans l'écriture de pièces virtuoses voire parfois d'une indiscutable profondeur. Outre la célébration d'une virtuosité en partage, le choix des pièces souligne aussi les amitiés voire les filiations entre musiciens qui se connaissaient voire se fréquentaient.

Le concert débute avec **Fasch**, (né en 1688 et le plus jeune des 5 compositeurs), qui fut Cantor à St Thomas de Leipzig,

rencontra Heinichen à Dresde (ils furent même proches). L'écriture est aimable et courtoise, exposant au-dessus du continuo [clavecin et violoncelle], le trio vedette : flûte à bec, hautbois, violon. Le ton est donné : place à la haute virtuosité concertante, à ce chambrisme éloquent, parfois rien que brillant. Opportunément le 3ème mouvement (« Grave ») met en lumière la caractérisation expressive, millimétrée et subtile, qui porte violoncelle et basson dans des accents superbement sculptés, affirmatifs et nobles.

Dans **la Sonate BWV 1023 de JS Bach**, le violon d'**Alice Piérot** se déploie en liberté dans l'Adagio ma non tanto, le geste est libre, d'une invention infinie ; superbe dans la nostalgie de l'Allemande ; tout aussi évocateur et dansant dans la Gigue finale. D'autant que la réverbération de l'église s'avère idéale détaillant timbres et accents jusque dans l'aspiration céleste finale.

Suivent deux pièces parmi les plus impressionnantes : d'abord, la Sonate en si bémol majeur de **Jan Dismas Zelenka** (né en Bohème en 1679, le plus ancien de tous), contrebassiste et collègue de Heinichen à Dresde. Les interprètes jouent des 6 Sonates, la 3è pour hautbois, violon et surtout basson concertant, à l'impérieuse activité continue.
Les 2 lignes aiguës, hautbois et violon dialoguent à l'infini, bondissants, aériens, avant que dans le premier allegro, la virtuosité du basson dépasse toute attente, lui-même en dialogue le plus vif avec le hautbois puis le violon. Comme virtuose de Dresde, Zelenka développe sans limite un pastoralisme surexpressif qui devient dans le dernier Allegro, course échevelée des 3 instruments, galop trépidant, bondissant, en somme comme le précise Héloïse Gaillard après la performance, un véritable « concerto pour basson ».
Si la technique est ici particulièrement sollicitée, le « Largo », ample et large, sait déployer une nostalgie souveraine, portée surtout par le chant savoureux du hautbois,

aux lignes mordantes et souples (**Héloïse Gaillard**).

De la non moins redoutable **Sonate pour 2 hautbois et basson de Heinichen** (né en 1683), Amarillis joue la périlleuse Sonate en si bémol majeur pour 2 hautbois et basson. Surnommé le Rameau allemand, Heinichen exige des 3 instruments à hanche, une virtuosité égale, autant en rapidité qu'en souplesse et nuances. S'y affirment timbre et couleur des hautbois baroques ; en particulièrement ce timbre plus velouté et rond (le diapason est à 415, plus bas que le hautbois moderne) ; une rondeur précise et tendre d'autant plus marquante qu'elle est très exposée par l'écriture du compositeur saxon mort à Dresde en 1729.

En conclusion, s'affirme le style flamboyant de **Telemann**, génie européen, plus célébré que Bach à l'époque (!). Le « Maître de Hambourg » a connu tous les compositeurs du programme, étant même le parrain de l'un des fils de JS Bach. Telemann quitte d'ailleurs le poste de directeur de la musique à Leipzig pour Hambourg, permettant ainsi à Bach de prendre sa suite. Son **Concerto pour flûte à bec, hautbois, violon TWV 43:a3** est une fête qui réunit tous les interprètes, dans un festival instrumental libéré, dramatique, délivrant une impérieuse urgence (Allegro 1) que nourrit continument le basson suractif. Le « Vivace » final stimule chacun dans une surenchère expressive, chacun ayant son solo (violon, flûte, hautbois), le tout porté par une énergie affûtée, croissante qui soigne la finesse du son collectif. Telemann y retrouve l'irrésistible motricité des Brandebourgeois de son égal, JS Bach. Et c'est d'ailleurs en bis, qu'Amarillis joue l'un des Brandebourgeois justement, (dans une transcription pour l'effectif), comme pour prolonger la magie des timbres agiles et fusionnés, qui a porté ce remarquable concert, de sa première à sa dernière effervescence.

CRITIQUE, concert. FESTIVAL DE SABLÉ 2025. Brûlon, église Saint-Pierre et Saint-Paul, le 22 août 2025. « Effervescence, de Leipzig à Dresde » : Fasch, Zelenka, Heinichen, Telemann, JS Bach. Amarillis / Héloïse Gaillard (flûte, hautbois, direction)

(1) création de « Tombeau pour Aliénor » / Olivier Py, Thierry Escaich : Patricia Petibon, Amarillis, Héloïse Gaillard (direction), Fontevraud le 14 avril 2023 – **lire notre critique complète** : https://www.classiquenews.com/critique-concert-fontevraud-le-14-avril-2023-destins-de-reine-creation-de-tombeau-pour-alienor-thierry-escaich-olivier-py-patricia-petibon-heloise-gaillard-amarillis/

Soirée mémorable à Fontevraud. Pour lancer la 1ère édition de leur prometteuse Académie (Les Chants d'Ulysse, entre le Dôme de Saumur et l'Abbaye royal de Fontevraud pour les conférences et cette création), Patricia Petibon et Héloïse Gaillard présentent un programme inédit « Destins de Reine » dont la pièce maîtresse est en liaison avec l'histoire du lieu, la création de « Tombeau pour Aliénor », hommage à Aliénor d'Aquitaine…

CRITIQUE, concert. FONTEVRAUD, le 14 avril 2023. « Destins de Reine ». Création de » Tombeau pour Aliénor « (Thierry Escaich / Olivier Py). Patricia Petibon, Héloïse Gaillard (Amarillis)

CRITIQUE CD événement. TOMBEAU POUR ALIÉNOR : Thierry Escaich, Olivier Py. Patricia Petibon, Amarillis, Héloïse Gaillard (direction) – 1 cd evidence (enregistré en juin 2024)

Aliénor d’Aquitaine (1122-1204) incarne à la fin du XIIè, un mythe intemporel : femme de pouvoir, mère aimante, patronne des arts. La figure puissante et lettrée que le gisant en tuffeau sculpté (et peint) représente livre ouvert dans les mains, inspire la cantate contemporaine

de Thierry Escaich et l'excellent texte d'Olivier Py, dans une œuvre poétique et incantatoire créé à Fontevraud (où se trouve le gisant d'Aliénor) en mai 2023, puis joué à nouveau en avril 2024, toujours en liaison avec *l'Académie des Chants d'Ulysse*, cycle inédit de concerts, de conférences, – et de cours pour les jeunes musiciens (chanteurs et instrumentistes) qu'ont cofondé Héloïse Gaillard et Patricia Petibon, avec Thierry Escaich et Olivier Py. Voilà un enregistrement qui scelle l'entente et la complicité créative de ce formidable quatuor.

Le Tombeau en 7 tableaux conçu par **Thierry Escaich** relève les défis multiples d'un sujet très inspirant voire impressionnant, sur une femme légendaire, à partir d'un instrumentarium baroque (les instrumentistes de **l'ensemble Amarillis** qu'a fondé Héloïse Gaillard, commanditaire de la partition), dialoguant avec le texte intense, vif, lyrique et poétique d'**Olivier Py**. Le compositeur s'inspire de l'écriture et des danses purcelliennes (dont une pavane et une chaconne). La noblesse nostalgique des œuvres du XVIIè anglais nourrissent l'imaginaire contemporain de Thierry Escaich ; ils réactivent surtout la charge émotionnelle d'un texte qui a valeur de momento mori, à la fois célébration de la grandeur et …vanité pétrifiée, réduite à la froideur d'un marbre éteint. Inertie apparente car chaque strophe du texte permet aux musiciens baroques de ciseler en contrastes, les mille

accents poétiques dont le scintillement continu est porté par les instruments solistes alternés (flûtes à bec, hautbois, violon…).



Le souvenir de l'être décédé ressuscite avec une ferveur péremptoire, électrique, incandescente, de sorte que sous l'épiderme de la pierre inerte semble frémir une bouillonnante énergie ; l'image vivante de la Reine Aliénor. Pythie et prophétesse aux nuances chamaniques, la soprano **Patricia Petibon,** voix vibrante, hallucinée, déclamatoire ou rêveuse, du texte d'Olivier Py, réalise ce lien entre vivants et morts, gisants de pierre (Alienor git à Fontevraud aux côtés de ses fils Richard cœur de lion et Jean sans terre…) et étoiles de légende. Entre traces baroques et éclairs contemporains. Le chant proclame, s'intensifie, murmure à la façon d'un rituel païen et magique. Comme en transe ou en murmures énigmatiques, la soprano absorbe le texte et le diffuse, constellé de nuances chamaniques. Ce pourrait être aussi grâce à la voix chantée, parlée, déclamée de la cantatrice diseuse et actrice, tragédienne et fraternelle, un cheminement du terrestre au céleste, un voyage des morts pour une renaissance toujours renouvelée, comme si l'âme errante, parfois perdue, en quête (« Soupir », « Théâtre ») souvent inquiète, trouvait enfin (« Azur ») l'équilibre du début (dans un silence qui écoute et apostrophe : » *Dans le silence, entendez-vous ma voix de marbre?* »).

Ce caractère fantastique et onirique se retrouve d'autant plus

légitime dans le choix des pièces complémentaires empruntées à l'opéra *The Fairy queen* (1692), où avec une maîtrise égale à celle de Didon et Énée, Purcell évoque le pouvoir de la souveraine, puissante et magicienne (avec comme séquence très active la fameuse « danse des fées / Dance for fairies »). Une fantasmagorie enchantée est à l'œuvre dans ce cycle musical et lyrique dont la puissance poétique s'affiche aussi dans le visuel de couverture du cd, somptueux portrait imaginaire (et couronné donc royal) dessiné par **Patricia Petibon** elle-même. Captivant.

CRITQUE CD événement. TOMBEAU POUR ALIÉNOR : Thierry Escaich, Olivier Py. Paticia Petibon, Amarillis, Héloïse Gaillard (direction) – 1 cd evidence (enregistré en juin 2024) – Parution : 7 février 2025 – CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2025

agenda / tournée

Le programme de ce disque (« Destins de Reine ») est le sujet d'une tournée hexagonale (4 dates événements) :

Le 6 mars 2025 : Opéra Théâtre Graslin, Nantes
Le 9 mars 2025 : Opéra Grand Avignon, Avignon

Le 24 mars 2025 : Théâtre du Châtelet, Paris
Le 1er avril 2025 : Toulouse, Auditorium Saint-Pierre des cuisines

Toutes les infos et la billetterie sur le site de l’Ensemble AMARILLIS : https://amarillis.fr/agenda/



critique de la création (mai 2023)



LIRE aussi notre critique de la création de la Cantate Tombeau pour Aliénor, Fontevraud, mai 2023 : https://www.classiquenews.com/critique-concert-fontevraud-le-14-avril-2023-destins-de-reine-creation-de-tombeau-pour-alienor-thierry-escaich-olivier-py-patricia-petibon-heloise-gaillard-amarillis/

Photo © classiquenews 2023

CRITIQUE, concert. FONTEVRAUD, le 14 avril 2023. « Destins de Reine ». Création de » Tombeau pour Aliénor « (Thierry Escaich / Olivier Py). Patricia Petibon, Héloïse Gaillard (Amarillis)

CRITIQUE, concert. FONTEVRAUD, le 14 avril 2023. « Destins de Reine ». Création de » Tombeau pour Aliénor « (Thierry Escaich / Olivier Py). Patricia Petibon, Héloïse Gaillard (Amarillis)

Soirée mémorable à Fontevraud. Pour lancer la 1ère édition de leur prometteuse Académie (**Les Chants d'Ulysse**, entre le Dôme de Saumur et l'Abbaye royal de Fontevraud pour les conférences et cette création), **Patricia Petibon** et **Héloïse Gaillard** présentent un programme inédit « Destins de Reine » dont la pièce maîtresse est en liaison avec l'histoire du lieu, la création de « Tombeau pour Aliénor ».

D'emblée, le texte d'Olivier Py, admirable à plus d'un titre, très riche et troublant, à la fois déclamatoire et

hallucinatoire, pose un immense défi d'incarnation, d'articulation, de suggestion à l'interprète ; mais Patricia Petibon n'en est pas à son premier exploit ; comme par son sujet, il convoque le fantastique et le surnaturel du fait de la figure spectaculaire qu'il célèbre, âme et muse de Fontevraud : Aliénor d'Aquitaine dont le gisant occupe l'église. Tel un spectre toujours vivace, Aliénor, auguste souveraine fut au XIIè siècle, souveraine trois fois : d'Aquitaine, de France, d'Angleterre. Illustre personnalité qui méritait bien ce « Tombeau » musical, composé par **Thierry Escaich**.

A travers l'ombre célébrée d'Aliénor, Olivier Py écrit pour **Patricia Petibon**, un texte somptueusement inspiré, visionnaire, prophétique ; dont le monde si lointain – à 8 siècles de distance, convoque les manes de l'Histoire ; comme un appel rétrospectif, le chant de Patricia Petibon absorbe l'infini poétique d'un texte fleuve et labyrinthique ; elle en exprime surtout la vibration primitive comme si à travers elle, Aliénor, devenue vivante, après son mutisme froid si minéral, ressuscitait le temps du concert. Une incarnation qui puise sa densité aussi dans l'expérience que la cantatrice a vécu, éprouvé dans sa chair, par son chant, au contact du fabuleux metteur en scène et homme de théâtre, – lequel d'ailleurs, au moment de la préparation de la création à Fontevraud, est occupé à Bruxelles à la nouvelle production de l'opéra Henry VIII de Camille Saint-Saëns (spectacle créé en mai 2023 à Bruxelles).

A Fontevraud, l'incantation poétique qu'incarne et porte **Patricia Petibon** revêt une dimension spectaculaire au sens propre du terme, – dévoilement soudain, où l'effigie de pierre (et son livre ouvert emblématique taillé comme elle dans le marbre de sa sépulture) s'active sur scène ; un modèle de tempérament à la fois murmuré, furieux, halluciné, suractif… marathon étourdissant et inouï pour la diva comme pour le public. De surcroît sous la voûte ample du vaste Réfectoire de

Fontevraud, la création au sujet sépulcral gagne une résonance fantomatique qui sied parfaitement à la performance. Rien de tel dans une salle de concert lambda. La hauteur de la voûte amplifie davantage la résonance comme le surnaturel de l'évocation.

Le chant et les déplacements de Patricia Petibon lui donnent des allures de pythie et de prophétesse, étrange et familière, tour à tour légère, fantasque, audacieuse, toujours passionnément habitée par l'ombre de la Reine légendaire, mais aussi la femme admirable, à la fois autorité politique et morale, femme de caractère et de beauté, surtout mécène des arts (danse, musique, littérature illustrant ce « fin'amour », autre nom pour l'amour courtois quand les aimés partaient en croisade)… tous ces thèmes sont évoqués par **Olivier Py**.

Thierry Escaich met en musique chaque séquence de cette « cantate » contemporaine qui laisse peu de répit au chant quasi permanent ; c'est un polyptique aux contrastes assumés ; chacun exigeant de la chanteuse une attention à chaque mot ; chaque accent fait sens ; il brise l'écran de pierre d'un gisant qui nous oppose toujours le secret de son mutisme immobile. Au talent des interprètes, du texte, du compositeur, revient la réussite d'une évocation particulièrement investie qui fait se mouvoir le marbre et palpiter le cœur d'Aliénor. Défi auguste, relevé ô combien, … privilège des grands auteurs.

Le texte et la musique (qui l'enserre et le commente), foudroie littéralement par son intimisme franc ; comme un épanchement mesuré, le cœur d'Aliénor se dévoile, rompt le froid silence du marbre ; il s'anime dans sa fragilité bouleversante. C'est la mère endeuillée qui pleure son cher fils Richard… (« **Stabat Mater** »), et aussi dans un mouvement universel, C'est la mère endeuillée aussi qui pleure l'absence « hémisphérique » (« Stabat Mater »). Ce n'est plus la reine qui siège et s'impose, mais la femme qui s'inquiète, espère, et prie (« **Soupirs** »)… ou renonce et regrette, pour accepter.

Py glisse sa propre relation à la mort, à la perte, au travail du temps et de l’oubli ; mais aussi il évoque la vie d’Aliénor comme un théâtre, y inscrit aussi l’expérience personnelle de la scène comme celle d’un exutoire ; une voie autre qui apaise, renonce, repose (« **Théâtre** »).

TOMBEAU POUR ALIENOR,
création sublime et sépulcrale à Fontevraud

Patricia Petibon et Héloïse Gaillard (Amarillis) célèbrent Aliénor d’Aquitaine dans une cantate conçue par Olivier Py (texte) et Thierry Escaich (musique)



Héloïse Gaillard, Patricia Petibon, Alice Pierrot © classiquenews / PHI

La partition s'ouvre d'abord sur la vibration (sépulcrale, d'outre-tombe) du tambour résonant depuis le cloître voisin, déroulant un formidable tapis funèbre et majestueux sur lequel Amarillis amorce le déroulé instrumental.

« ***Dans le silence, entendez vous, ma voix de marbre ?*** » : la voix seule déchire le silence ; elle entonne le premier vers qui interpelle chaque spectateur, fait surgir l'ombre de la Reine, comme une ressuscitée ; une imprécation d'abord saisissante et presque terrifiante, puis de plus en plus incarnée et tendre, qui fait chanter la mort dans « le silence pur ». La musique elle-même s'inquiète et panique puis s'organise, suave, mystérieuse ; se précipite et s'agite (« **Soupirs** »), syncope au rythme du cœur (toujours « vert », avec flûtes obligées) – en longues phrases éperdues, aux aigus implorants, Aliénor questionne ensuite ; elle dit son

apaisement et son renoncement en un songe éveillé où Py communique aussi allusivement son amour des planches (« **Théâtre** ») tandis qu'Héloïse Gaillard étire le sens de cette confession, au traverso suspendu, interrogatif. Tout au long de la partition, la musicienne en complicité avec Patricia Petibon, change d'instruments, apportant sa juste couleur au texte très évocatoire.

Un intermède instrumental marque une courte pause, introduction à « **Dimanche** », temps détendu où Aliénor, comme enivrée, évoque bienheureuse, la richesse de sa vie intérieure. C'est une vision, riche et stable, qui associent musique et lumière ;

« **Carpe diem** » est une séquence dramatique, plus sombre, où le tambour préalable scande sa marche fatiguée ; le texte, plus parlé que chanté (hommage au théâtre pur) exprime le bénéfice de la vie nocturne en visions expressionnistes : Escaich déploie un spectre sonore saturé, scintillant, à la fois délirant et entêtant. Olivier Py se livre ; il confesse avec justesse que le (plus grand) défi est de s'aimer soi-même, « victoire et grâce suprême ». Comment ne pas adhérer à telle clairvoyance ?

Puis Aliénor souligne l'attachement à son fils Richard (le fameux « Cœur de Lion ») ; sa douleur profonde (« **Stabat Mater** », référence à la Vierge douloureuse au pied de la Croix) comme une mère endeuillée dont la couleur doloriste et plaintive est inscrite par le hautbois (aux irisations mélodiques néobaroques).

Dans la dernière séquence « **AZUR** », – l'azur de la Reine recluse à Fontevraud dont l'imaginaire foudroie la clôture des murs-, Aliénor se dévoile ; c'est une mise à nu sur les vers les plus inspirés d'Olivier Py ; la musique de Thierry Escaich renoue avec l'esprit des *regrets* et du *renoncement* des Vanités et Natures mortes du XVIIè. L'instrumentarium est riche, l'écriture puissante, souvent bouillonnante ; à l'image d'une

Reine suractive, son autorité politique étant l'égale de sa sensibilité artistique. Amarillis et Patricia Petibon réalisent un splendide portrait d'Aliénor, figure majeure de Fontevraud. La conclusion referme la boucle poétique de ce sublime sépulcral ; « **Azur** » synthétise ce qui s'est passé alors, dans et par le chant : malgré la froideur du gisant, malgré « la note blanche du silence », Patricia Petibon a fait « s'épancher » la pierre, et troubler nos esprits enivrés. Le marbre vit et palpite, comme il est dit alors en purs alexandrins, métrique parfaitement maîtrisée par le poète inspiré :

« ***et partout le silence étend sa note blanche***
quand sous le gisant froid mon pauvre coeur s'épanche »

Après le concert et cette création majeure, les spectateurs peuvent (re)découvrir à quelques pas du réfectoire, dans l'église de Fontevraud, les gisants des deux couples : Aliénor et Henri Plantagenêt, Richard et son épouse… quatuor invoqué et que Py restitue au silence de la nuit, au secret (célébré, préservé) de leur vie intérieure. On ne peut imaginer meilleure invocation. Et interprétation plus juste. On ne saurait trop recommander d'écouter ce texte saisissant et cette musique ciselée par de telles interprètes, à nouveau au Festival d'Ambronay (30 septembre 2023).



CRITIQUE, concert. FONTEVRAUD, Réfectoire, le 14 avril 2023. « Destins de Reine ». **Tombeau pour Aliénor**, création. **Patricia Petibon**, soprano. **Amarillis**, **Héloïse Gaillard** (flûtes, hautbois). Photos le gisant d'Aliénor d'Aquitaine DR

VIDÉO

LIRE aussi notre ARTICLE ANNONCE 1ère Académie Les Chants d'Ulysse / Patricia Petibon / Héloïse Gaillard – 14 – 24 avril 2023

https://www.classiquenews.com/saumur-fontevraud-1ere-academie-les-chants-dulysse-conferences-et-concert-final-jusquau-22-avril-2023/

SAUMUR, FONTEVRAUD. 1ère Académie Les Chants d'Ulysse, conférences et concert final, jusqu'au 22 avril 2023

CRITIQUE CD événement. JACQUET DE LA GUERRE : Sémélé, Judith… Maïlys de

Villoutreys, Amarillis (1 cd Evidence)

Chambriste et mordante, détaillée et caractérisée dans sa parure instrumentale aussi dense que restreinte, la lecture révèle avec à propos la parenté (en intensité dramatique) des 2 cantates : Sémélé puis Judith que la claveciniste virtuose et compositrice géniale **Élisabeth JACQUET DE LA GUERRE (1665 – 1729)** compose respectivement en 1715 et 1708 . La première a l'audace d'une orgueilleuse qui sera foudroyée pour son désir déplacé ; la seconde force sa nature et commet un crime dont l'audace force l'admiration par ce courage inouï qui l'a portée. D'une belle vivacité ardente, le soprano de **Maïlys de Villoutreys** exprime l'énergie et le tempérament de ces deux femmes fortes au destin contraire.



Feux élégantissimes du dernier Louis XIV

Deux Drames tendres et

vaillants d’Élisabeth Jacquet de la Guerre

L’interprète éclaire la force du désir, la conviction de l’intention qui mène à deux issues opposées ; **Sémélé** s’adresse aux auditeurs, enivrée par sa vanité aveugle quand c’est le récit du narrateur qui évoque dans Judith, le geste héroïque de la meurtrière d’Holopherne, son bras qui n’a pas faibli. Mais les interprètes dans Sémélé soulignent la force morale du dernier air : apologie sensible de la modestie tendre plutôt qu’illusion trompeuse de la gloire vaine.

Pour Judith, le récit structure la continuité du drame ; son articulation précise, sensuelle, fusionne plus étroitement chant des instruments et trame narrative de la voix qui raconte : ainsi après la gravité tendre du sommeil, à la fois ample et sobre, le récit s’enivre lui-même à l’évocation de Judith triomphante.

Les deux « intermèdes » instrumentaux choisis pour faire contraste avec les deux drames féminins (Sonate en Trio et surtout la somptueuse Suite finale de 1707, où brille voluptueux, noble le superbe clavecin de **Marie Van Rhijn**) composent comme le commentaire imaginaire des deux paraboles dramatiques inscrites à la fin du règne du Roi-Soleil ; l’éloquence du hautbois, la suprême agilité allusive des cordes soulignent un peu plus le raffinement d’une écriture musicale, de fait solaire et crépusculaire, aux chatoiements éblouissants et oniriques, qui sait exprimer sans fioriture ni emphase gratuite. Eloquente et directe, mais suave et élégantissime, l’écriture d’Élisabeth Jacquet de la Guerre est bien à la hauteur de sa réputation et l’on comprend que le Roi

Louis XIV ait estimé à sa juste valeur, ce génie trop méconnu. Déterminée, nuancée, vive, la lecture est captivante.

CRITIQUE CD événement. JACQUET DE LA GUERRE : Sémélé, Judith… Maïlys de Villoutreys, Amarillis – 1 cd Evidence – La Courroie, nov 2021 – **CLIC de CLASSIQUENEWS**

Teaser vidéo :

Reportage vidéo : La 3ème

génération de musiciens au Festival de Saintes 2015



Reportage vidéo : La 3ème génération de musiciens au Festival de Saintes 2015. En juillet 2015, le Festival de Saintes cultive aux côtés des têtes d'affiches et des vedettes célébrées, la diversité défricheuse des jeunes tempéraments. Cette année, les 12 et 13 juillet 2015, CLASSIQUENEWS s'intéresse à trois interprètes qui portent l'élan enthousiaste de cette 3ème génération de musiciens qui incarnent aussi la vitalité du festival estival. Entretien avec Stephan Maciejewski, Directeur artistique et Odile Pradem-Faure, Directrice générale mais aussi les musiciens concernés… tels Lionel Meunier (Vox Luminis), Adam Laloum (pianiste) et Raphaël Sévère (clarinette), Héloïse Gaillard (créatrice de l'ensemble Amarillis). © studio CLASSIQUENEWS.TV – Réalisation : Philippe-Alexandre Pham

---

CD, compte rendu critique. Dauvergne : Les Troqueurs. La Double coquette (version Gérard Pesson, 2014) 1cd NoMadMusic, 2011

CD, compte rendu critique. Dauvergne : Les Troqueurs. La Double coquette (version Gérard Pesson, 2014) 1cd NoMadMusic, 2011. Le vrai sujet des **Troqueurs** (1753) est l'échange par les fiancés de leurs promises respectives comme si les dulcinées pouvaient être gérées comme des marchandises. Pas sur cependant que les renversements de serments soient si bénéfiques que cela : Lubin qu'un contrat engage à Margot préfère Fanchon elle-même promise à Lucas ; aussi quand ce dernier se plaint très vite de Fanchon, Lubin propose l'échange qui convient à son compère. Ainsi le troc peut-il se réaliser. Ici en version chambriste, **Les Troqueurs** s'affirment tel un délicieux divertissement rustique et élégant dans lequel Dauvergne continuateur de Rameau sur le plan de l'inventivité comme de la vivacité, se pique d'italianisme car l'heure est aux Bouffons ultramontains : en pleine Querelle des Bouffons où les parisiens reçoivent le choc du délire comique alla napolitana, Dauvergne trouvant le ton parfait entre loufoque et subtilité dans le droit chemin du Pergolese de *La Serva Padrona*.



Hélas malgré une prise de son qui soigne le théâtre, et la proximité avec instruments et chanteurs, nous sommes loin de la vivacité trouble et ambivalente d'un William Christie vrai découvreur de l'oeuvre et pionnier à l'intuition si délectable (de surcroît avec un orchestre plus étoffé non moins caractérisé). Ici le défaut vient surtout d'un collectif instrumental qui ennuie à force de lisser tout les accents d'une partition qui en compte beaucoup. Les musiciens composent un continuo aigre, terne, surtout, manque de vrai sens des nuances, d'une tension uniforme. William Christie avait autrement compris le délire et la puissance politique

et sociétale d'une partition profondément séditieuse.
La déception vient aussi des chanteurs surtout des femmes : **Jaël Azzeratti** n'articule pas assez et sa conception s'alourdit d'une vision schématique finalement caricaturale du personnage de Margot, quand elle devrait incarner le feu de l'intelligence pétillante, celle qui trompe celui qui croyait maîtriser, donannt une sévère leçon à son premier fiancé Lubin. Restent les deux barytons : équilibrant le jeu et le chant dans une projection intelligible, **Alain Buet** convainc en Lubin tandis que le Lucas de **Benoît Arnould** ne forçant jamais sa nature a l'idéale prestance d'un lettré distingué qui s'encanaille sans déraper dans un rôle de garçon rustique : on l'imagine bien dans les fameuses pièces populeuses chantées et mises en scène au théâtre de Trianon par Marie-Antoinette et ses proches. Les deux chanteurs restent intelligibles, ce qui est une qualité primordiale ici.

En réagençant La Double coquette de Dauvergne, Gérard Pesson revivifie la verve parodique politiquement incorrecte donc artistiquement délectable de Dauvergne

Pesson / Dauvergne, le mariage irrésistible

Dans La Double Coquette d'après Favart (autre perle française de 1753), Pesson réécrit les enchaînements dramatiques reconstruisant le fil original de la musique de Dauvergne dont il fait ainsi des joyaux réagencés dans un continuum contemporain passant de ses propres humeurs aux contrastes baroques. L'ovni qui en découle baroque/contemporain,

produisant une distanciation critique parodique de la partition baroque des plus réjouissantes : le choc des deux mondes fait jaillir des étincelles et les rebonds qui naissent de cette confrontation permanente entre les conceptions théâtrales et les imaginaires sont particulièrement délectables ; mais hélas le sens et la compréhension sont diminués par l'intelligibilité de la soprano Isabelle Poulenard (Florise dès le Prologue) dont on perd près de 60% des mots! Un comble pour une chanteuse française défendant dans sa langue d'origine un drame si intense aux climats instrumentaux nuancés et ténus, ou le texte est primordial. Manque de préparation pour cette séquence d'ouverture qui est un vrai délire à la fois panique et tragique qui plonge dans le coeur de celle qui est trahie et entend se venger.

Pourtant dans ce contexte d'une époque à l'autre entre deux temps d'écriture, l'engagement des instrumentistes accuse un meilleur sens agogique avec des respirations justes, dans une prise de son moins artificielle et une pulsion moins mécanique.
D'ailleurs les choses s'arrangent nettement pour Florise / Isabelle Poulenard dans l'action proprement dite : l'entreprise de séduction de la nouvelle promise de son fiancé Damon se pique d'une ingéniosité irrésistible (justesse profonde de « Flatteuse espérance »), et dès lors déclamation en progrès. C'est un tourbillon, manège prêt à s'emballer qui emporte les personnages où l'écriture de Pesson joue de citations connues (« un jour mon prince viendra », Carmen de Bizet et même Rameau quand il s'agit d'évoquer l'harmonie, c'est le basson de Castor et Pollux qui se profile incidemment…) ; elle décortique la machine amoureuse du XVIIIè, cible dans l'arête vive des instruments souvent rugissants ou répétitifs, l'essence du marivaudage cynique propre à l'époque des Lumières : bientôt le Cosi de Mozart paraîtra et Dauvergne dans la vision recomposée de Pesson, préfigure ce labyrinthe des coeurs trahis ou manipulés, où le jeu des séductions fait souffrir et blesse ; au final Florise

est une âme qui a été trahie : elle veut faire souffrir celle et celui qui en sont les responsables car en amour, un rien peut bouleverser.
Voyez cette femme écoeurée qui change de genre portant la moustache parvient à séduire et troubler la nouvelle fiancée de son promis Damon, mais aussi ce dernier lui-même piqué par le trouble de son ancienne fiancée au charme imprévu, redoublé. Du reste, le texte prendrait-il position après la polémique brûlante qui a sévi dans les classes à propos du « genre » ? Ici, le désir ne se soucie pas de la question des sexes car il faut libérer les corps : … » Une moustache qui se détache et vos désirs changent de genre / L'identité n'est qu'un décor, il faut affranchir les corps / On est bien bête si l'on s'arrête à cet air qui nous donne un genre / Il nous (leur) fallait plus qu'un amant pour effacer tous nos (leurs) tourments / Qui se laisse part out charmer connaît mieux le bonheur d'aimer « …

Pour défendre un texte facétieux et séditieux donc, **Maïlys de Villoutreys et Robert Getchell** aux côtés d'**Isabelle Poulenard** de plus en plus juste et troublante, piaffent et caquettent, de Dauvergne à Pesson, en subtiles abattages, jouant du double sens de chaque tirade, de fausses séductions en vrais aveux. On attend presque tout du Dauvergne d'origine, comme revivifié par les ajouts d'un Pesson qui aime à défaire pour mieux souligner la verve dérangeante du sujet. La surprise de cette assemblage Dauvergne / Pesson fonctionne, respectant la délicatesse du babillage amoureux et l'esprit mordant de la farce parodique. La partition de Pesson est à l'affiche de plusieurs salles et festivals cet été : à ne pas manquer. Cette Double Coquette plus convaincante que les Troqueurs, mérite absolument d'être écoutée.
On reste en revanche réservés sur la lecture d'Amarillis, le soutien des instruments y paraît rien que routinier et bien peu subtil.

Dauvergne : Les Troqueurs (1753). Pesson d’après Dauvergne (2014) : La Double Coquette. Amarillis. 1 cd **NoMadMusic** – Enregistré à Versailles en octobre 2011.